

REPARTIR



GORDON KORMAN

TEXTE FRANÇAIS DU GROUPE SYNTAGME

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Repartir / Gordon Korman ; texte français du Groupe Syntagme.

Autres titres: Restart. Français

Noms: Korman, Gordon, auteur.

Description: Traduction de : Restart.

Identifiants: Canadiana 20190110090 | ISBN 9781443177412 (couverture rigide)

Classification: LCC PS8571.O78 R4814 2019 | CDD jC813/.54—dc23

Version anglaise publiée initialement en couverture rigide aux États-Unis en 2017 par Scholastic Press.

Copyright © Gordon Korman, 2017, pour le texte anglais.

Copyright © Éditions Scholastic, 2019, pour le texte français.

Tous droits réservés.

Il est interdit de reproduire, d'enregistrer ou de diffuser, en tout ou en partie, le présent ouvrage par quelque procédé que ce soit, électronique, mécanique, photographique, sonore, magnétique ou autre, sans avoir obtenu au préalable l'autorisation écrite de l'éditeur. Pour toute information concernant les droits, s'adresser à Scholastic Inc., Attention : Permissions Department, 557 Broadway, New York, NY 10012, É.-U.

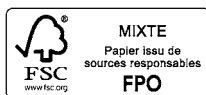
L'éditeur n'exerce aucun contrôle sur les sites Web de tiers et de l'auteur, et ne saurait être tenu responsable de leur contenu.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et incidents mentionnés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés à titre fictif. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou non, ou avec des entreprises, des événements ou des lieux réels est purement fortuite.

Édition publiée par les Éditions Scholastic, 604, rue King Ouest, Toronto (Ontario) M5V 1E1

5 4 3 2 1 Imprimé au Canada 139 19 20 21 22 23

Conception graphique : Mary Claire Cruz



CHAPITRE UN

CHASE AMBROSE

Je me rappelle être tombé.

Du moins, je crois que je m'en rappelle. C'est peut-être parce que je sais que je suis tombé.

La pelouse est loin, mais elle se rapproche. Quelqu'un pousse un cri.

C'est... moi.

J'attends l'impact, mais il ne vient pas. Tout *s'arrête*, simplement. Le soleil s'éteint, et le monde entier disparaît. Je suis une machine qu'on vient de débrancher.

Je crois que je suis mort.

Néant.



La lumière... est trop brillante, trop fluorescente, trop douloureuse. Je ferme les yeux de toutes mes forces, mais rien n'y fait. C'est comme une explosion.

Il y a des voix tout autour de moi. Leur excitation est palpable.

— Il s'est réveillé...

— Va chercher le médecin...

— Ils disaient qu’il n’allait jamais...

— Oh, Chase...

— *Docteur!*

J’essaie de voir qui m’entoure, mais la lumière m’aveugle. Je gigote et je cligne des yeux à toute vitesse. J’ai mal partout, en particulier au cou et à l’épaule gauche. Ma vision se précise. Il y a des gens debout; d’autres sont assis. Moi, je suis allongé sur un lit recouvert d’un drap blanc qui ne fait qu’empirer la luminosité brutale de la pièce. J’essaie de me couvrir les yeux d’une main et me retrouve pris dans des fils et des sondes. Une pince sur mon doigt est connectée à une machine qui n’arrête pas de faire « bip » près de mon lit. Au-dessus, il y a un sac rempli de soluté suspendu à un poteau.

— Merci, mon Dieu! dit une femme qui se tient à côté du lit, la voix nouée par l’émotion.

Je la distingue mieux à présent : elle a de longs cheveux bruns et des lunettes à monture noire.

— Quand nous t’avons trouvé par terre...

Elle éclate en sanglots avant de pouvoir ajouter quoi que ce soit. Un homme beaucoup plus jeune qu’elle l’entoure de ses bras.

Un médecin en sarrau blanc fait irruption dans la pièce.

— Bon retour chez les vivants, Chase! s’exclame-t-il en prenant une planchette qui se trouve au pied du lit. Comment te sens-tu?

Comment je me sens? Je me sens comme si je venais de passer dans le tordeur, mais c’est loin d’être le seul problème. Comment suis-je censé savoir comment je me sens quand rien

n'a de sens?

Je demande :

— Où est-ce que je suis? Qu'est-ce que je fais à l'hôpital?

Et... qui êtes-vous?

La femme à lunettes manque de s'étouffer.

— Chase, mon trésor, commence-t-elle d'une voix remplie d'inquiétude. C'est moi, ta maman.

Maman. Comme si j'étais incapable de reconnaître ma propre mère.

— Je ne vous ai jamais vue de ma vie, dis-je avec une pointe de mépris. Ma mère... ma mère est...

C'est à ce moment que ça me frappe. Je fouille dans mon cerveau à la recherche d'une image de ma mère, mais il n'y a absolument rien.

Pareil pour papa, la maison, mes amis, l'école ou *tout le reste*.

C'est trop étrange. En théorie, je sais comment me souvenir de quelque chose, mais *en pratique*, j'en suis incapable. J'ai l'impression d'être un ordinateur dont le disque dur a été complètement effacé. La machine s'allume et le système d'exploitation fonctionne sans problème, mais tous les fichiers et tous les documents ont disparu.

Même mon nom s'est volatilisé.

— Je m'appelle... Chase?

Jusqu'ici, les gens autour de mon lit d'hôpital ont réagi à mes questions par des murmures étonnés, mais celle-ci récolte seulement un silence résigné.

Mon regard tombe sur la planchette que tient le médecin.

À l'arrière, je peux lire : AMBROSE, CHASE.

Qui suis-je?

Je m'exclame :

— Je veux un miroir! Vite!

— Je ne crois pas que tu sois prêt, répond le médecin d'un ton apaisant.

Je ne suis vraiment pas d'humeur à être pris avec des pincettes.

Je hurle presque :

— Un miroir!

La femme qui dit être ma mère fouille dans son sac à main et en sort un poudrier qu'elle me tend.

Je l'ouvre, souffle pour enlever la poudre collée à la glace, puis fixe mon reflet.

Dans le miroir, un étranger me fixe en retour.



Amnésie. C'est le diagnostic du Dr Cooperman. Amnésie rétrograde, soit la perte de tous les souvenirs antérieurs à un événement précis, en l'occurrence mon spectaculaire saut de l'ange à partir du toit de notre maison.

— Je sais ce que c'est, l'amnésie. Mais pourquoi est-ce que je me rappelle le mot, mais pas mon propre nom ou ma propre famille? Je ne sais même pas pourquoi je suis monté sur le toit.

— Moi, je sais, répond le jeune homme.

Il s'agit en fait de mon frère aîné, Johnny. Il étudie à l'université, et il est à la maison pour l'été.

— Ta chambre a une lucarne. Tu passes par là pour aller sur la corniche depuis que tu es tout petit.

— Et personne n'a cru bon de me dire que c'était dangereux?

— Je te le répète depuis que tu as six ans, répond ma mère. J'ai commencé à me dire que si tu avais survécu jusqu'ici, je pouvais bien arrêter de m'inquiéter. Tu es si athlétique...

Elle ne termine pas sa phrase.

— L'amnésie est un trouble imprévisible, nous informe le médecin. Surtout lorsqu'il s'agit d'un traumatisme de ce genre. Nous commençons à peine à comprendre quelles parties du cerveau contrôlent quelles fonctions biologiques, mais pour autant qu'on le sache, les zones du cerveau affectées n'ont rien à y voir. Il y a des patients qui perdent leur mémoire à long terme, et d'autres, leur mémoire à court terme. Certains perdent la capacité de transférer les souvenirs à court terme dans la mémoire à long terme. Dans le cas de Chase, les dommages semblent limités à sa mémoire autobiographique précédant l'accident.

— Quelle chance, dis-je avec amertume.

Cooperman lève un sourcil.

— Ne parle pas trop vite. Tu te souviens de plus de choses que tu ne le réalises. Tu sais marcher et parler et manger et aller aux toilettes. Préférerais-tu devoir tout réapprendre, même comment mettre un pied devant l'autre?

En ce qui concerne les toilettes, c'est indéniablement un bon point. On m'a dit que je suis resté dans le coma pendant quatre jours. J'ignore comment on a organisé la logistique des toilettes pendant ce temps, mais je suis convaincu n'avoir joué

aucun rôle de ce côté-là. Aussi bien ne pas trop creuser la question.

Le médecin fait la lecture des appareils, inscrit quelques notes à mon dossier, puis m'observe attentivement.

— Es-tu absolument certain de n'avoir aucun souvenir de ta vie avant d'avoir repris connaissance?

À nouveau, je sonde le vide où ma mémoire est censée se trouver. J'ai l'impression de fouiller mes poches à la recherche de quelque chose qui n'y est pas. Si c'était seulement mes clés ou mon téléphone... Mais là, il s'agit de toute ma vie! C'est troublant et frustrant et terrifiant à la fois.

Ne baisse pas les bras, me dis-je. Tu n'as pas pris vie comme par magie quand tu es sorti du coma. Tu dois bien être quelque part là-dedans.

Une image indistincte se forme peu à peu dans mon esprit. Je serre les dents, me concentre de toutes mes forces pour que l'image se précise.

— Est-ce que tu te souviens de quelque chose? demande Johnny tout bas.

Enfin, les détails sont de plus en plus nets. Je vois une petite fille. Elle a environ quatre ans et porte une robe bleue avec de la dentelle blanche. Je crois qu'elle se trouve au milieu d'un jardin. En tout cas, il y a de la végétation autour d'elle.

— Je me rappelle d'une fille, dis-je.

J'ai de la difficulté à garder l'image à l'esprit.

— Une fille? répète Cooperman en se tournant vers ma mère. Chase a-t-il une petite amie?

— Je ne crois pas, répond ma mère.

— Non, ce n'est pas ça, dis-je. C'est une petite fille.

— Helene? demande ma mère.

Ce nom ne me dit rien du tout.

— Qui est Helene?

— La fille de papa, explique Johnny. Notre demi-sœur.

Papa. Sœur. J'essaie de trouver le lien entre ces mots et les souvenirs qui devraient y être associés, mais mon esprit est comme un trou noir. Tout ce qu'il contenait est irrécupérable.

— Sont-ils très proches? demande Cooperman.

Ma mère fait la grimace.

— Docteur, après l'accident, mon ex-mari est venu ici pour crier, lancer des accusations et laisser l'empreinte de son poing dans le mur de la salle d'urgence. Mais ensuite, pendant que Chase était dans le coma, il est devenu invisible. Ça devrait vous donner une bonne idée de la relation entre mes fils, leur père et sa nouvelle famille.

— Je ne me souviens d'aucune Helene, dis-je. Mais ça ne veut pas dire grand-chose, puisque je ne me souviens de *personne*. Il y a seulement cette petite fille blonde en robe bleue avec de la dentelle blanche. Elle est bien habillée, un peu comme si elle allait à l'église ou quelque chose du genre. Je ne comprends pas pourquoi je me souviens d'elle et de rien d'autre.

— Ce n'est clairement pas Helene, tranche ma mère. Elle a les cheveux noirs, comme sa mère.

Je tourne la tête vers le médecin.

— Alors, je suis tout simplement fou?

— Bien sûr que non, répond-il. À dire vrai, cette petite fille blonde me laisse croire que tes souvenirs ne se sont pas vraiment

envolés. C'est plutôt ta capacité à y accéder qui pose problème. Je suis convaincu que tes souvenirs de ta vie d'avant te reviendront, au moins en partie. Peut-être que cette fillette est la clé. Continue de penser à elle. Qui est-elle, et pourquoi est-elle si importante que tu peux te souvenir d'elle alors que tout le reste a disparu?

J'essaie, réellement, mais trop de choses se passent en même temps. Puisque je ne suis pas mort, l'hôpital semble pressé de se débarrasser de moi au plus vite. Le Dr Cooperman m'examine sous toutes les coutures, oubliant seulement mon lobe d'oreille gauche. J'ai peut-être le cerveau amoché, mais tout le reste a l'air en état de marche.

— Pourquoi est-ce que j'ai mal partout?

— Tes muscles, répond-il en posant son diagnostic. C'est à cause de la chute. Ou plutôt, dit-il en rigolant de sa propre blague, à cause de l'arrêt brusque une fois en bas. Tous tes muscles, du nez jusqu'aux orteils, sont restés tendus à la suite du choc. Ajoute à cela quatre-vingt-seize heures d'immobilité totale. C'est normal que tu aies des courbatures, mais le temps arrangera les choses.

Donc, mes seules blessures réelles se résument à une commotion cérébrale et à une épaule déboîtée. Apparemment, c'est mon plongeon manqué qui m'a sauvé la vie. Mon épaule a frappé le sol une demi-seconde avant ma tête et a absorbé l'impact juste assez pour me permettre de survivre.

Ma mère me donne des vêtements. Ils me font, et je ne sais pas pourquoi je suis surpris. Après tout, ce sont *mes* vêtements, même s'ils ne me disent rien. Je me demande si j'ai un chandail

favori ou une vieille paire de jeans que je ne quitte jamais.

La voiture, une camionnette Chevrolet, ne me dit rien non plus. Et la maison? Zéro. J'arrive tout de même à combler quelques infos manquantes à propos de qui je suis. Je ne suis pas fils de millionnaires, et on dirait que je ne suis pas non plus un passionné des tondeuses à gazon. Mais peut-être que c'est Johnny qu'il faudrait blâmer pour l'état de la pelouse. Après tout, j'ai une excuse : j'étais dans le coma.

Je remarque une fenêtre qui donne sur le toit. Ce doit être de là que je suis tombé. J'avoue trouver ça un peu embarrassant : je m'attendais à ce qu'elle soit plus haute. En quelque sorte, le fait qu'une si petite chute m'ait brouillé les méninges est une insulte à ma virilité.

Quand maman ouvre la porte, un tonnerre de voix crie :
Surprise!

Une banderole improvisée traverse le salon : BIENVENUE À LA MAISON, CHAMPION!

Un homme trapu qui a environ l'âge de maman s'approche et me serre dans ses bras au point de m'écraser. Il frotte ses jointures sur mon crâne.

— Je suis vraiment content de te revoir, fiston!

Maman est horrifiée.

— Arrête ça, Frank! Il a eu une *commotion cérébrale!*

L'homme... mon père?... me relâche, même s'il n'a pas l'air du tout convaincu.

— Les hommes de notre famille peuvent en prendre, Tina. C'est un footballeur, après tout. C'est même le meilleur porteur de ballon de la région.

— *Ex-footballeur*, papa, corrige Johnny. Le médecin a dit que Chase ne pourrait pas jouer de la saison.

— Qu'est-ce que le médecin en sait? grogne mon père. Il pèse, quoi? Cent quarante livres tout mouillé?

Il se tourne vers maman.

— Tu as déjà transformé Johnny en mauviette, alors ne recommence pas avec Chase.

— Merci, ça me fait chaud au cœur, ironise Johnny.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Frank? demande maman, à bout de patience. Je t'ai dit je ne sais plus combien de fois de ne plus utiliser ta clé. Après tout ce temps, tu devrais avoir compris que ce n'est plus ta maison.

— Et pourtant, je paye toujours l'hypothèque, râle-t-il.

Puis, tout à coup, un grand sourire illumine son visage.

— Je ne pouvais pas manquer le retour à la maison de notre héros conquérant!

Je marmonne :

— Tomber d'un toit, c'est loin de faire de moi un héros.

Je ne sais pas trop pourquoi, mais il y a quelque chose chez mon père qui me rend nerveux. Ce n'est pas son allure. À dire vrai, pour un homme dans la quarantaine, il est plutôt vif et énergique malgré son petit bedon et son crâne dégarni. C'est son sourire : il fait tout oublier le reste. Quand on voit mon père, on a envie d'être son ami. Je me dis que c'est peut-être ça, le problème. Il croit sans doute être le bienvenu partout et, si je me fie à la mine de maman, ce n'est pas le cas. En tout cas, ce n'est pas le cas ici.

Sa nouvelle famille est avec lui : sa femme, Corinne, qui

semble à peine plus âgée que Johnny, et Helene, ma demi-sœur de quatre ans. Maman avait raison : de toute évidence, Helene n'est pas la fillette en robe bleue. Ça n'a pas beaucoup d'importance, mais je suis un peu déçu. J'espérais qu'au moins une chose dans ma vie soit réelle.

Même si je les rencontre pour la première fois, je dois garder à l'esprit qu'elles me connaissent déjà. Et pour une raison ou pour une autre, je ne peux pas dire qu'elles ont l'air folles de moi. Corinne reste en retrait, et la petite fille ne lâche pas une seconde la robe de sa mère. Elles m'observent comme si j'étais une bombe à retardement. Qu'est-ce que j'ai bien pu leur faire?

Comme mon père ne semble pas sur le point de partir, ma mère devient plus explicite :

— Le médecin a dit que Chase doit se reposer, Frank.

— Je n'ai pas l'intention de l'envoyer couper du bois. Il se repose, là.

— Seul, insiste-t-elle. Dans sa chambre, sans aucun bruit.

— Toujours ennuyante comme la pluie, soupire-t-il.

Il me serre à nouveau dans ses bras, seulement un peu moins fort cette fois.

— Heureux que tu sois de retour, champion. Je suis désolé que nous n'ayons pas pu célébrer davantage, mais ce sont les ordres de l'infirmière Rabat-joie...

Il incline la tête vers ma mère.

Je prends sa défense :

— Elle a raison, à propos du médecin. Il a dit que je dois me reposer, à cause de ma commotion.

— Une commotion, répète-t-il en grognant. Je ne compte

plus les coups que j'ai reçus à la tête à l'époque où je jouais au football. Un petit dix minutes sur le banc et c'est réglé.

— Nous sommes vraiment heureux que tu ailles bien, Chase. Allez, Frank, c'est le temps de partir, dit Corinne en passant le bras autour du coude de son mari.

Un silence pesant s'installe, et j'essaie de le combler en me penchant vers ma petite sœur.

— J'aime bien ta poupée. Elle a un nom?

Elle se recroqueville comme si je m'apprêtais à la manger tout cru.

Papa, Corinne et Helene finissent par partir. Johnny sort pour aller rejoindre des amis, et maman m'ordonne de monter dans ma chambre pour prendre ce fameux repos qui a quasiment déclenché la troisième guerre mondiale.

Elle doit me montrer quelle chambre est la mienne, parce que je ne me souviens de rien. Ni de l'escalier en bois avec le tapis décoloré à motif floral, ni du corridor étroit avec son plafond bas, ni de la porte en bois fendue au milieu.

Ma mère comprend que je suis en train d'évaluer les dommages, et pendant un instant, elle est surprise de ma réaction. Elle me donne une explication qu'elle voudrait convaincante :

— C'est probablement ma faute. Je vous laisse tout le temps faire du sport dans la maison, tes amis et toi. Mais vous êtes trop grands pour ça maintenant... Ou alors, c'est la maison qui est trop petite.

— Quels sports?

Des larmes lui montent aux yeux. Ce n'est pas facile pour

elle.

— Football, soccer, badminton, et j'en passe.

Être dans ma chambre, c'est ce que j'ai vécu de plus étrange jusqu'ici. C'est ma chambre, aucun doute là-dessus. Les murs sont couverts de coupures de journaux à propos des équipes de football dont j'étais la vedette ou des parties de crosse que j'ai remportées. C'est bien moi, sur les photos, en train de compter un but ou d'être porté par des camarades en délire que je ne reconnais pas. Et les trophées... il y en a des étagères remplies! *Chase Ambrose, meilleur marqueur; Chase Ambrose, joueur le plus utile; Plus grand total de verges amassées depuis la ligne de mêlée; Capitaine; Championnats régionaux...* Je suis bel et bien quelqu'un!

Reste à savoir qui, exactement.

Je prends une minute pour rassembler mon courage, puis je m'approche de la fenêtre. J'avais tort : c'est bien assez haut. J'ai de la chance d'être en vie.

J'ai l'impression d'avoir été catapulté au beau milieu de la vie d'un inconnu, de mon sosie. Mais cette personne n'est pas moi.

Le médecin a raison. Je dois me reposer. Je m'assois au pied du lit... mon lit. Il y a un téléphone portable sur la table de nuit, et l'écran est fissuré. Je me demande s'il est tombé avec moi.

J'appuie sur le bouton principal, mais la pile est morte. J'attrape le chargeur juste à côté et branche l'appareil. Après deux ou trois minutes, l'écran s'allume et j'apparais, avec deux autres garçons. Ce sont de parfaits inconnus, mais j'arrive à

deviner, à nous voir, que nous sommes bons amis.

C'est le garçon à ma droite qui a pris la photo en allongeant le bras. Je suis au centre et, même si je suis plutôt costaud, j'ai l'air d'un gringalet entre eux. La photo a dû être prise le jour de l'Halloween, car il y a des enfants costumés en arrière-plan. Je brandis une batte de baseball au bout de laquelle pend une citrouille qui a vu des jours meilleurs.

L'écran s'éteint, et j'appuie à nouveau sur le bouton. La photo des trois victorieux pourfendeurs de citrouilles réapparaît. Je n'arrive pas à en détacher les yeux. Nous arborons tous les trois des sourires féroces et triomphants.

Mais quelle sorte de personne suis-je, au juste?